

LE

Rece

Admission pour la soirée du

H  
V  
H  
V

Co li  
ser

# LES MUSES POPULAIRES.

Recueil des meilleures Chansons Françaises qui  
ont paru depuis 1861 jusqu'à 1865.

## POÉSIE DU I<sup>er</sup> V<sup>er</sup> GROSPERRIN.



Admission pour la soirée du

Numéro d'ordre

Honneur à Gros Perrin, ce célèbre ouvrier,  
Voyez devant vos yeux son bâton, son panier;  
Il loge malgré tout dans une humble chaumière,  
Voyez le pîétiner courbé par la misère.

(Vers dédiés à Gros Perrin par un poète inconnu.)

Ce livre étant muni du sceau à la Gros Perrinade il  
servira d'admission pour la soirée du

2  
L'OUVERTURE DE LA NAVIGATION,  
OU LES

*Hommages à la compagnie du Richelieu*

AIR : *O ma locomotive.*

Au Saint-Laurent un palais se balance,  
Son aspect est majestueux.  
Comme un éclair, on le voit qui s'élance,  
Emporté par son cœur de feu.  
Regardez-le, s'il balance sur l'onde ;  
Chacun de nous lui donne le respect  
Il peut chez lui recevoir le grand monde  
Les malheureux cheriront son aspect.

*Refrain à chaque couplet.*

Regardez le Québec  
Balancé sur le fleuve ;  
Sa présence est la preuve,  
Qu'il n'est donc pas à sec.  
Vous ne verrez jamais  
De plus belle machine ;  
Car l'homme la destine  
A porter un palais.

Dans ce palais tout se trouve à la mode,  
Brillants salons majestueux.  
Vraiment le pont est bien fait et commode  
Pour y loger les malheureux.  
On trouvera là très bonnes cuisines,  
Qui servira pour les gens opulents ;  
Au malheureux, je crois qu'on lui destine  
Un autre endroit pour manger les restants.

Tu nous présente une orgueilleuse tête  
Qui peut marcher contre le vent.  
Bravant partout le calme ou la tempête,  
Tu sais refouler le courant,

L'homme a compris, ta mission féconde  
 Qui de Québec, transporte à Montréal.  
 Le travailleur, le vrai ressort du monde,  
 Tu portes toute chose en général.

On a chez toi commodité parfaite,  
 Au second un élégant conduit  
 Donne de l'eau pour baigner la cuvette,  
 Utile de jour comme de nuit.  
 Le grand seigneur à qui tu la destine  
 Usera bien de ta commodité,  
 Et là saura se rafraîchir la mine  
 Et la jeunesse y parer sa beauté.

Dans ton salon d'élégante musique  
 Doit servir aux riches passagers.  
 D'un piano, sa grande mécanique,  
 Est exprès, rien que pour égayer.  
 Les opulents sur leur molle bergère ;  
 Ils auront là des rafraîchissements.  
 Et sur le pont le pauvre en sa misère,  
 Pourra passer très agréablement.

Regardez donc la sublime vitesse  
 De ce trois pont volumineux :  
 En le voyant on est rempli d'ivresse  
 Par lui bercer on est heureux.  
 Le passager qui vit dans la richesse,  
 Dans ce vaisseaux, n'a que trop d'agrément  
 Le malheureux étant dans sa tristesse,  
 Et sur le pont, assis commodément.

## LES PATINEURS DU ST. LAURENT.

AIR : *La itou, tra la, etc.*

*Refrain pour chaque couplet.*

Glisse, glisse, glissons donc,  
 Balancez, jeune tendron,  
 Reste-la vieille Manon,  
 Tu n'as pas bonne façon.

C'est l'instant qui commence,  
 Préparons nos patins,  
 Glissons par préférence,  
 Sur le rond des Pépins.

Glisse, glisse, etc.

Patinons dans la rue,  
 Glissons dans tout endroit,  
 Abordons l'inconnue,  
 Tâchons de faire un choix.

Glisse, glisse, etc.

Par des yeux en coulisse,  
 Il est des polissons,  
 Qui très souvent se glisse,  
 Au sein de vos maisons.

Glisse, glisse, etc.

Glissons à perdre haleine,  
 Coulons charmants minois,  
 Si tu savais ma peine,  
 Tu n'aimerais que moi.

Glisse, glisse, etc.

Glissons donc, chère et tendre,  
 Crois tendron dulciné,  
 Que si le pont peut prendre,

Tu pourras patiner.

Glisse, glisse, etc.

Un gascon presque crasse,  
Qui cherche des métaux,  
Voyez-le sur la glace,  
Glissez par deux chevaux.

Glisse, glisse, etc.

Dans St. Jean au faubourg,  
On glisse en abondance,  
Sur ces ronds où l'on dance,  
On fait fort bien l'amour.

Glisse, glisse, etc.

Au faubourg St.-Louis,  
On y glisse à son aise,  
Là, l'anglais et l'anglaise,  
Se disent *yes* et *oui*.

Glisse, glisse, etc.

De Renaud, sur le quai,  
Là, le glisseur rustique,  
Voit le palais de brique,  
Qui dit-on s'est craqué.

Glisse, glisse, etc.

On peut dans ce palais,  
Faire glisser sa belle,  
Et trinquer avec elle,  
Ça ne finit jamais.

Glisse, glisse, etc.

Glissons charmant trésor,  
Tu connais la glissade,  
Je vois dans ton œillade,  
Que tu voudrait mon l'or.

Glisse, glisse, etc.

En traineau l'on se glisse,  
 Méfiez-vous gamins,  
 Car voici la police,  
 Qui vous glissera bien.  
 Glisse, glisse, etc.

Ce qui frappe nos vues,  
 On voit des gallopins,  
 Qui glisse dans cent rues,  
 Montez sur des patins,  
 Glisse, glisse, etc.,

Regardez des vicaires,  
 Ornés de leurs patins,  
 Suit des séminaires,  
 Ils glissent à grands trains.  
 Glisse, glisse, etc.

Chez Gingras vers la cour,  
 Se glisse à la sourdine,  
 Un tendron qui patine,  
 Et cherche un mot d'amour.  
 Glisse, glisse, etc.

Glisse, beau médecin,  
 A l'air de Pédagogue,  
 Tu nous glisses ta drague,  
 Mais nous te payons bien.  
 Glisse, glisse, etc.

Vois ce larron dans l'ombre,  
 Qui se glisse partout,  
 Profitant du temp sombre,  
 Pour dérober chez vous,  
 Glisse, glisse, etc.

Si tu savais Fanchon,  
 Quel étrange caprice,  
 En mon grand cœur se glisse,  
 Tu serais sans façon.  
 Glisse, glisse, etc.

Du théâtre au coulisse,  
 Ce qui s'y trouve admis,  
 Promptement il se glisse  
 Et flattent leurs amis.  
 Glisse, glisse etc.

Glissons charmante brune,  
 Sur ce charmant miroir,  
 Et nargons la fortune,  
 Et même le devoir.  
 Glisse, glisse, etc.

Pour les représentants,  
 Si leur foi vient douteuse,  
 Glissons les promptement,  
 Au chance malheureuse.  
 Glisse, glisse, etc.

Glissons, ma belle rose,  
 Au fleuve Saint-Laurent,  
 Si notre amour s'expose,  
 Aimons-nous constamment.  
 Glisse, glisse, etc.

Pour fin de mes glissades,  
 Je fait mes compliments,  
 A tous mes camarades,  
 Qui glissent constamment.  
 Glisse, glisse, etc.

## L'AVENIR D'UN " GUERRIER. "

Air : VIVE CESAR.

Garibaldi, toi rempli de courage,  
 Dans peu de temps, tu seras opprimé.  
 Chaque tyran te fait sentir sa rage,  
 Et te voudrait déjà voir consumé.  
 Tous tes soldats sont campés dans la plaine,  
 En attendant le moment des combats.  
 Défends, défends la liberté romaine,  
 Montre un chemin à tes vaillants soldats. [bis.]

Tu n'as pas vu ce serpent qui dans l'ombre  
 Rampait vers toi pour pouvoir te piquer ;  
 Ses trahisons sont sans bornes, sans nombre,  
 Un jour pourtant, je sus te l'expliquer :  
 Te souviens tu que ma fertile veine  
 T'avait crié : " Garde-toi bien des gros !"  
 La liberté, la liberté romaine,  
 La liberté va descendre au tombeau ! [bis.]

Russe et Corsaire en France fraternisent  
 Pour partager entre eux le monde entier,  
 Et se gonflant d'audace et de bêtise,  
 Chacun se dit : " Moi, j'aurai mon quartier."  
 Mais l'ouvrier, accable par la peine,  
 Sur les tyrans, saute comme un taureau ;  
 Toi, défends donc la liberté romaine,  
 Soutiens-la bien sur le bord du tombeau. [bis.]

Chasse ces rois pleins d'audace importune  
 Qui des humains sont les tristes fléaux,  
 Ils sont soutiens de l'homme de fortune  
 Qui n'a pour but que d'augmenter nos maux,  
 Crois moi, pour toi n'accepte point de titre ;  
 Sois sans détour et sers la vérité ;

Place ce roi, couronné de la mitre,  
Et puis, soutiens toujours la liberté. [bis]

## LES AMOURS D'UN EMIGRÉ.

AIR : De t'adorer sans jalousie,

Quand je vous vois, belle Zémence,  
Pour vous je sens battre mon cœur ;  
Si je sais votre indifférence,  
Je sens se briser mon bonheur,  
Oui, Saint-Pierre est pour moi la vie.  
Quand je vous vois, c'est mon plaisir,  
Et mon âme est rongé d'envie.  
Zémence comblez mon désir. [Bis.]

Quand je vous vois dans la prairie  
Vous promenant sur le gazon,  
Je crois que votre voix me crie :  
" Viens donc vers moi, j'aime ton nom ! "  
Alors mon cœur rempli d'ivresse  
N'existe que pour vous chérir  
Et n'attend rien qu'une caresse  
Qui viennent avec un doux soupir. [Bis.]

Vers ces vallons remplis de charmes,  
Tout prêt du bord d'un ruisseau,  
Pour vous je sens couler mes larmes  
Au moment qui m'est le plus beau.  
Au milieu de ma rêverie  
Zémence est là, dans mon esprit,  
Et je crois que sa voix me crie :  
" Je t'aime et chéris ton écrit." [Bis.]

Vers vous dans un lieu solitaire,  
 Tout prêt d'une antique maison,  
 Ne rejetez pas ma prière,  
 Que je fais sans reflexion.  
 Vous dirais-je ce que je pense  
 Sans craindre un triste châtimement ?  
 J'aime, il est vrai, j'aime Zémence,  
 Zémence seule est mon tourment. [Bis.]

Un jour, si ma tendre héménée  
 Rendait mon cœur un peu jaloux  
 Craignez peu votre destinée,  
 En vous aimant je serai doux.  
 Ne craignez pas ma jalousie,  
 Car l'amour vrai vit dans mon cœur ;  
 Un soupçonneur, c'est frénésie,  
 Je ne veux que votre bonheur. [Bis.]

## LE POÈTE ET LA MÈRE MANON.

AIR : Eveille-toi pour aller au bonheur.

### LE POÈTE.

Pauvre Manon, tu passe soixante ans  
 Et je te vois toujours dans l'indigence,  
 Tu n'us jamais ni d'amis ni d'enfants,  
 Ta pauvreté sert trop à l'opulence.  
 Tu travaillas tout ton printemps entier  
 Pour le profit de l'homme de fortune,  
 Mais aujourd'hui que ton sort l'importune, } bis.  
 Il te voudrais dans ton dernier quartier. }

Tu fus, je crois, de la mode du temps,  
 Chez toi l'orgueil engendra tous les vices,

Tu sus jouir en ton premier printemps  
 Et satisfaire en plein tous tes caprices.  
 Oui, tu n'aimas rien que deux jours entiers  
 Tes paltoquets bien parés à la mode,  
 Mais aujourd'hui tu leur es incommode, } *bis.*  
 Car ils te voient dans ton dernier quartier.

A quarante ans il fallut travailler  
 Et laisser là le bal et sa musique,  
 Pour t'en aller dans les champs fossiller  
 Pour engraisser un gros fermier rustique,  
 Que ta sueur là met dans un grenier,  
 Pour augmenter le fruit de son domaine  
 Et pour fort peu l'exploiteur a ta peine } *bis.*  
 Et te chassa dans ton dernier quartier.

#### RÉPONSE DE LA MÈRE MANON.

Monsieur, je passe au moins quatre-vingt ans.  
 Dieu, de mon temps quels plaisirs au village !  
 Dans ce temps-là, je voyais les galants  
 Qui me prenait souvent par mon corsage.  
 Je ne rêvais que plaisirs et garçons,  
 Pour le plaisir j'aurais donné ma vie ;  
 Mais à présent je n'ai plus rien envie } *bis.*  
 Que quand je sors, de mon pauvre bâton.

Il fallait voir quand j'allais aux saints lieux  
 A dix-huit ans je brillait dans l'église,  
 Les amoureux sur moi tournaient leurs yeux ;  
 Mais pour Manon, ce n'était pas surprise.  
 Ce rendez-vous, monsieur, me semblait bon,  
 Quand je voyais le jeune prolétaire,  
 J'oubliais Dieu, j'oubliais ma prière, } *bis.*  
 Dans ce temps-là, je marchais sans bâton.

Mais maintenant, accablé par les ams,  
 Que vois-je donc en passant dans la rue ?  
 Le galopin, le jeune impertinent  
 Riant de moi quand ils sont à ma vue.  
 Pour vivre âgée j'obéis mon patron  
 Qu'insollemment très-souvent me commande,  
 De tels humains, monsieur, je le demande, } *bis.*  
 Méritent-ils qu'on prennent mon bâton.

## LE MAÇON DE PARIS.

### AIR DE NOEL.

Allons maçons mettez-vous à l'ouvrage  
 Voici l'instant du signal des travaux,  
 Montrez nous donc du cœur et du courage,  
 Employez bien vos tristes matériaux,  
 Tous les humains regardent votre ouvrage,  
 Qui pour leurs yeux et des siècles entiers,  
 Allons maçons des grands flattez la rage,  
 Gachez, gachez, faites bien les mortiers. [*bis.*]

Vous bâtissez ce qui s'offre à ma vue,  
 Tous ces palais minutieux travaux,  
 Fatalement vous couchez à la rue,  
 Quand l'âge vient, vous courbé par les maux,  
 Faites aussi bien belle hôtellerie  
 Pour des milords ou des banqueroutiers,  
 Gloire au maçon qui de l'artillerie,  
 S'en vient gacher à l'aspect des mortiers. [*bis.*]

Vous construisez forts à grosse muraille,  
 Vous élevez fortifications,  
 L'insolent riche ose dire canaille,  
 Vous nous paierez lourdes locations,

Vous  
 Il vo  
 Allon  
 Gach

Vous  
 Des  
 De l  
 Nou  
 On v  
 Vous  
 Et p  
 Gach

Acc  
 Voi  
 Il l'  
 Qu'

Vous travaillez et l'ambitieux vous raille,  
 Il vous méprise et même les portiers,  
 Allons maçons qui couchez sur la paille,  
 Gachez, gachez, faites bien vos mortiers. *bis.*

Vous terrassiers, faites donc des tranchées,  
 Des ennemis punissez les méfaits,  
 De leurs combats nos vaillantes armées,  
 Nous parlerons de leurs brillants hauts faits.  
 On verra la stupide vaillance  
 Vous serez plains des féroces rentiers  
 Et puis après en revenant en France  
 Gachez, gachez, faites bien vos mortiers. *bis.*

## LE PAIN DE SUCRE DU SAULT MONTMORENCY.

*Air : Le quatorze de juillet.*

Accourez, curieux, de ville et de campagne,  
 Voir l'habitation où s'est logé Soucy ;  
 Il l'a fait son palais, sous l'antique montagne  
 Qu'on a nommé du nom : le sault Montmorency.

*Refrain pour chaque couplet.*

Visitez de Soucy  
 Son élégante place,  
 Qui n'est fait que de glace,  
 Vous ne verrez ici  
 L'alais plus curieux,  
 Plus brillant édifice :  
 C'est lui rendre justice  
 Que visiter ces lieux.

Vous trouverez primo, dans ce palais rustique,  
 Le brillant ornement, dirai-je, original :  
 De glace est fabrique, le plus économique,  
 Sur la droite, en rentrant, on rencontre un che-  
 [val.

On y voit des sofas qui ne sont que de glace,  
 Table ronde au milieu de cet appartement,  
 Un aigle est fabrique sur l'angle de la place,  
 Tout est fait de glaçons, c'est de riche ornement.

Vers le beau pain de sucre, on y voit des cabanes,  
 Pour la commodité de tous les promeneurs ;  
 On boit, l'on rit, l'on chante, on y voit des profa-  
 Sur ce parage on voit des fripons, des voleurs [nes

Philémonde en ces lieux froide comme une glace  
 On l'a représentait vers son aimable époux ;  
 Faisant aux visiteurs une aimable grimace  
 Le galant est glacé, son regard est jaloux.

Dans cet appartement ce qui frappe nos vœux.  
 Une lampe en glaçons éclaire ces beaux lieux  
 Et jette son reflet sur de belles statues  
 Qui semble être formés, je crois, des mains des  
 [dieux.

Un chien fait au frimas dans ce froid sanctuaire,  
 Son animé regard excite des frayeurs ;  
 Sa maîtresse à côté semble le faire taire,  
 Et rassurer les gens qui sont en visiteurs.

Sofas, tables carrées, faits des plus à la mode,  
 Sont faits dans le second de ces appartements ;  
 Ils sont pour les buveurs une chose commode,  
 Et Soucy comme un roi vit là commodément.

Au cer  
 Dans s  
 Et qu  
 Si vou

Le pa  
 Et po  
 Qu'il  
 Lecte

Dans  
 S'eq  
 Pour  
 Que

D  
 T  
 C  
 V  
 T  
 Q  
 A  
 S

Au centre du palais c'est Soucy qui préside,  
 Dans son comptoir glacé fait son débit de vin ;  
 Et quand un verre est plein, il aime qu'on le vide,  
 Si vous payez comptant, alors tout ira bien.

Le palais de Soucy, dirai-je, est un peu mucre,  
 Et pourtant il chérit cette habitation,  
 Qu'il a nommé du nom de brillant pain de sucre,  
 Lecteurs, voici la fin de ma description.

Dans deux mois de Soucy le palais fait de glace.  
 S'en ira malgré lui voguer sur l'océan ;  
 Pour la prochaine année, il est trop efficace,  
 Que Soucy referra son propre logement.

### D'UNE MÉCHANTE FEMME.

*Refrain pour chaque couplet.*

Je te connais, je te connais,  
 Femme au corsaire,  
 En Angleterre,  
 Je te connais, je te connais,  
 Etre blamable et méprisable,  
 Je te connais, je te connais,  
 Femme au pistolet des forfaits.

Dans ton tandi, femme si méprisable,  
 Tu m'attira par tour ingénieux,  
 Croyant m'offrir un présent qui m'accable  
 Vraiment c'était pour me rendre odieux,  
 Tu vis par là, ma noble résistance,  
 Quanton maquereau voulais me pervertir.  
 Apprend par moi que ta sale opulence,  
 Se terminera, te pouvant découvrir.

Pour m'attirer, le motif de chaussure,  
 Fut par ta bonne amplement usité,  
 M'introduisant chez femmes très impure.  
 Je vis chez toi en plein ta volupté,  
 Rougi ! de honte ! être indigne et parjure.  
 Le Dieu, vengeur, attend pour te punir,  
 A l'honnête homme osant faire une injure,  
 Prend garde, au moins de ne t'en repentir.

Encore je vois ta fureur écumante,  
 Sans aucun frein se ruait près de moi.  
 Bâton en main, femme vile et méchante,  
 Tu me disais, Ah ! prend bien garde à toi !  
 De t'assommer j'en ai pris la vengeance,  
 Ta muse fait par trop bien des chansons,  
 Ces deux Messieurs renbourrés d'opulence,  
 A mon dessein je suis sur m'aideront.

Encore plus loin poussant ta perfidie,  
 Tu prit en main l'horrible pistolet.  
 Il n'ait jamais parut de tragédie  
 A comparer a ce sombre couplet.  
 Voyant la mort qui planait sur ma tête  
 Rappelle-toi, enfio, si je bougait.  
 Ah ! quand viendra le jour de la tempête,  
 Je voudrais voir si tu est comme j'étais.

---

## LE MARCHEUR.

AIR : *Du Juif errant.*

Est-il donc sur la terre  
 Un plus grand point d'honneur  
 Que la marche arbitraire

Du célèbre marcheur ?  
Comme un cheval courant,  
Il marche nez au vent.

Un jour, près de la ville,  
Le célèbre marcheur  
Rencontre un imbécile ;  
Voulant lui faire peur :  
Le marcheur, à l'instant,  
L'appela " sacripant. "

En vrai locomotive  
Le grand marcheur fend l'air ;  
Enfin, quand il arrive,  
Passant comme un éclair,  
Il brave les gamins  
Qui sont sur les chemins,

S'il voit des jeunes filles  
Aux séduisant appas,  
Vite il trousse ses quilles  
Et ne regarde pas.  
Il marche franchement,  
Sans craindre aucun tourment.

Ses pieds sont pleins d'ampoules,  
Il ne vit que de lait ;  
Il vous croque des poules  
Aussi bien qu'un poulet.  
Il marche mieux qu'un bœuf  
Et puis se nourrit d'œuf.

Comme un coursier rapide  
Il fait vingt lieues par jour ;  
Le démon qui le guide  
Le console toujours ;

Marchant le cœur contant  
Pour gagner son argent.

Sans aucune secousses,  
Elson, le grand marcheur,  
Vous termine sa course  
En faisant le farceur.  
Il se couche en son lit,  
Je crois, sans appétit.

---

## LE CHANT DES AONORABLES REPRESENTANTS

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Membres très honorables,  
Elites Québécois,  
Montrons nous équitables  
Pour le peuple et ses droits.

*Refrain.*

Le bon sens qui nous crie  
Aimons la vérité,  
Hommes de la patrie  
Chantons la liberté. *bis.*

Nous sommes des montagnes,  
Les fameux visiteurs,  
Soyons pour nos campagnes  
Les nobles défenseurs.

Le bon sens qui nous crie, etc.

Pour briller dans la chambre  
Cherchons tous les plaisirs,

Enfin jusqu'en décembre  
Contentons nos désirs.

Le bon sens qui nous cri, etc.

Chantons avec ivresses  
Notre peuple et ses droits,  
Pour plaire à nos maîtresses  
Rangeons nous sous leurs lois.

Le bon sens qui nous cri, etc.

Dans notre hôtellerie  
Buvons après minuit  
Parlons de la patrie  
Presque toute la nuit.

Le bon sens qui nous crie, etc.

Nous soignons votre affaire  
Peuple soyez certain,  
Restez dans la misère  
Et nous buvons du vin.

Le bon sens qui nous crie, etc.

Durant chaque semaine  
Pour notre nation,  
A la chambre avec peine  
Parlons religion.

Le bon sens nous crie, etc.

Nous traitons votre affaire  
En grande question,  
Et parlons pour vous plaire  
Confédération.

Le bon sens qui nous crie, etc.

Pour gagner notre somme  
Disons quelques vains mots,

BLES

c.

Par un discours informe  
Eblouissons les sots.  
Le bon sens qui nous crie, etc.

## L'HIVER A QUÉBEC.

AIR : Eveille-toi pour aller au bonheur.

Dieu quel plaisir que l'hiver à Québec  
On fait fureur, on boit l'on rit, l'on chante  
Les citadins le gousset presque sec  
Vont s'égayer d'aventures plaisantes  
Les curieux regardant patiner  
Vont visiter le farceur qui patine  
Et quelques-uns font de bien triste mine  
Et sont forcés de vite s'en aller.

Au St.-Laurent on voit des amoureux,  
Qui froidement conduisent leurs maîtresses ;  
Sur ces endroits dirai-je curieux,  
Puis en secret font plus d'une promesse  
Et ces tendrons d'amour bien-transportés  
Sont sur ces lieux froides comme des glaces  
Et malgré ça font d'aimables grimaces  
Disant, respect, nous sommes tous geles.

L'on voit sur l'eau des drapeaux su pendus  
Comme on en voit sur un bel édifice,  
Les patineurs sur l'eau presqu'éperdus  
Sont étonnés par le feu d'artifice,  
Et par moment l'on entend des canons ;  
Qui semblent dire ici réjouissance,  
Sur un endroit c'est l'élégant qui danse  
Et puis sur l'autre on chante des chansons.

Chaque  
Sa dame  
Et l'on  
Qué pou  
C'est là  
On voit  
Qu'il von  
Et diser

C'est un  
Ou c'es  
Qui va  
Et puis  
Pour la  
Ses au  
Et von  
Ah ! L

Où sur  
Qui so  
On y v  
Transi  
Pour l  
Et por  
En éta  
Qui se

Où de  
Ces pi  
La da  
Un re  
Pour  
Qui n  
Ne sa  
On es

Chaque bourgeois s'est muni de patins,  
 Sa dame en a fait de nouvelle mode  
 Et l'on s'en va sur le fleuve incertain,  
 Qué pour l'hiver on trouve très commode,  
 C'est là le lieu des nobles rendez vous.  
 On voit vraiment de bien aimables filles  
 Qui vont glisser et laissant leurs familles  
 Et disent aux Jeans, ayez bien soins de nous.

C'est un concert donné par Lavitard  
 Ou c'est Perrin le fameux satyrique  
 Qui va chanter sur le fleuve un peu tard  
 Et puis qui donne un concert en publique.  
 Pour la monnaie il est très malheureux  
 Ses auditeurs sont je crois sans ressources  
 Et vont vers lui sans toucher à leurs bourses  
 Ah ! Lavitard s'y prend je crois bien mieux.

Où sur le fleuve on a fait des chemins,  
 Qui sont exprès pour l'élégant qui trotte,  
 On y voit là les riches citadins,  
 Transis de froid, et le pauvre grelotte ;  
 Pour les paris chacun veut prendre part  
 Et porte envie à l'homme d'indigence  
 En étalant une sotte opulence  
 Qui se pavane hardiment sur un char.

Où des soirées sont données par Sanard,  
 Ces pièces sont que l'on m'a dit tragiques ;  
 La dame blanche aura pour Lavitard,  
 Un résultat sublime et magnifique  
 Pourvu qu'il ait jusqu'à dix auditeur  
 Qui noblement aillent pour les entendre,  
 Ne sauraient-ils pas un mot les comprendre,  
 On est paye par les applaudisseurs.

Il faut pourtant terminer ma chanson,  
C'en est assez, j'ai trop vanté la place  
Car j'ai déjà de grande aversion  
J'attends gaiment de voir le pont de glace  
Qui s'en ira voguer voguer vers l'océan  
Et laissera naviguer des chaloupes  
Car dans l'hiver les pauvres sont en troupes  
Vive l'été pour calmer leurs tourments.

## LE CHANT DES VOLONTAIRES

AIR : *La Marseillaise.*

Allons donc, brave volontaire,  
Voici le moment des combats,  
Préparons-nous tous pour la guerre  
Et soyons courageux soldats. (*bis.*)  
L'on voit déjà dans nos campagnes  
L'ennemi qui s'avance à grand train,  
Tenons tête à notre voisin,  
Secourons nos fils et nos compagnes.

### *Refrain*

Marchons, Canadiens,  
Marchons le sabre en mains ;  
Soyons, soyons tous généreux  
Pour les républicains.

Laissons la campagne chérie,  
Quittons nos parents, nos amis,  
Et soyons pour la patrie  
Grands, généreux et soumis. (*bis.*)  
Écoutons donc ce cris de guerre  
Qui doit faire battre nos cœur,  
Marchons, marchons au champ d'honneur  
Marchons donc brave volontaire.

Déjà  
Se tr  
En a  
Qui p  
Et n  
Doiv  
Chac  
Doit

Tenc  
Vivo  
Et t  
Nos

Si n  
N'ou  
Qui  
Chér

Can  
Ché  
Nou  
Mou  
Oui,  
Soy  
N'a  
Dan

LA

Adieu  
Rece  
Pard  
Causa

Déjà le soldat volontaire  
 Se trouve placé sur les rangs,  
 En attendant ce cri de guerre  
 Qui paraîtra sous peu de temps. (bis.)  
 Et nos guerriers à la frontière  
 Doivent un jour prouver leur valeur :  
 Chacun de nous au champ d'honneur  
 Doit se montrer militaire.

Tenons nos serments, nos promesses,  
 Vivons et soyons sans détour,  
 Et tenons à nos maîtresses  
 Nos plus doux serments d'amour. [bis.]  
 Si nous mourons pour la patrie  
 N'oublions jamais nos amours  
 Qui doivent attendre nos retours,  
 Chérissons la voix qui crie.

Canadiens, peuple de braves,  
 Chérissons la fraternité,  
 Nous ne connaissons plus d'entraves  
 Mourons tous pour la liberté. [bis.]  
 Oui, pour notre mère chérie  
 Soyons de vaillants soldats,  
 N'admettons point les potentats  
 Dans notre mère-patrie.

### LA CONPLAINTÉ DE MEEHAN.

AIR : *Le quatorze de Juillet.*

Adieu donc mes amis, jeunes gens du village,  
 Recevez de Meehan les adieu pour toujours :  
 Pardonnez ma fureur qui fit naître ma rage  
 Causant mon deshonneur, je le crois, sans retour.

Pearl écoute-moi donc,  
 Toi qui fus ma victime,

Je regrette mon crime.  
 Donne-moi mon pardon,  
 Je fus ton meurtrier,  
 J'invoque ta clémence,  
 Je ferai pénitence,  
 Pardon au prisonnier.

Le vingt-deux de ce mois, je dois quitter la vie ;  
 Car aux yeux des humains, Meehan est criminel,  
 Je le sens bien, mon sort n'est pas digne d'envie,  
 Car, jugé des humains que dira l'éternel !

Venez monde étonné, regardez la potence,  
 Ce fatal instrument va déchirer mon cœur ;  
 Je n'attends plus de vous un regard de clémence,  
 Je le sais, j'ai péché, j'ai mon crime en horreur.

Vous qui m'avez jugé d'un juste représ-aïlles,  
 Vous vous croyez le droit d'arbitr-s sur mon sort ;  
 En Dieu vous ordonnez mon jour de funérailles,  
 En préparant pour moi mon triste jour de mort !

Un triste bonnet blanc va couvrir ma figure.  
 Je ne verrai plus rien, le fait est entendu  
 Ici bas, j'ai vu mon existence impure  
 Il faut tout oublier pour moi tout est perdu.

Adieu, mère adorée, de qui j'eus la lumière,  
 Je ne mérite pas qu'on m'ait donné le jour ;  
 Pardonnez le regret que je cause à mon père,  
 C'est mon dernier adieu, chers parents, pour tou-  
 [jours.

*Toute reproduction interdite.*

GROSPERRIN.

---

Typ. de B. Sauvageau, Jnr.

la vie ;  
criminel,  
l'envie,

ce,  
r ;  
clemence,  
horreur.

les,  
non sort ;  
épreuves,  
la mort !

ure.

e  
du.

rière,  
our ;  
père,  
pour tou-  
[jours.

RRIN.

